

— Moi, amoureux ! fit le jeune homme en affectant un air dégagé.

M. de Vaucroux regarda fixement le comte.

— Mon jeune ami, répliqua-t-il en souriant, comme vos paroles, vos regards et votre attitude sont d'un amoureux.

— Vous ne le pensez pas, mon cher hôte.

J. plaisante... Dans tous les cas, et afin de vous mettre en garde contre vous-même, je vous prévient que Mlle Pérard a un fiancé.

— Un fiancé, l'exclama le jeune homme sous le coup d'une émotion visible ; mais non, c'est impossible.

Hum, hum, fit M. de Vaucroux en hochant la tête.

Il reprit :

— Pourquoi la chose serait-elle impossible. Est-ce que Mlle Pérard n'est pas d'âge à être mariée ?

— Sans doute.

— Elle est charmante.

— Vous pouvez dire adorable.

— Eh bien, alors, pourquoi quelqu'un ne l'aimerait-il pas et pourquoi ce quelqu'un ne serait-il pas aimé ?

— Assurément elle mérite d'être aimée et elle a le droit d'aimer.

— Très bien. Il n'est donc pas impossible qu'elle ait un fiancé.

Ces questions et ces répliques avaient été échangées rapidement et avec plus de sérieux que ne comportait le sujet, en apparence.

— Seulement, répondit Maxime, le fiancé n'existe pas.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Oui.

— Alors, mon jeune ami, en ce qui concerne Mlle Pérard, vous êtes mieux instruit que moi.

— Je sais qu'elle est aimée d'un jeune homme de Saint-Amand que ce jeune homme l'a demandée en mariage et qu'il n'a pas été agréé.

— Malgré cela je croyais...

— Mlle Paule n'aime pas ce jeune homme, interrompit M. de Verdraine avec une certaine vivacité ; du reste, elle ne veut pas épouser un paysan.

— Hé, mon cher comte, voilà où est le mal, le danger dont je parlais tout à l'heure... et tenez, je redoute maintenant un autre danger...

— Lequel ?

M. de Vaucroux regarda le jeune homme avec tristesse.

— Ah, mon jeune ami, j'ai bien peur que les beaux yeux de Mlle Pérard ne vous fassent commettre quelque grosse sottise.

— Monsieur, que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, M. de Verdraine, que je vous vois tout prêt à aimer la belle Paule, si ce malheur n'est pas déjà arrivé.

Le jeune homme devint très rouge.

C'était une révélation.

— Un malheur, balbutia-t-il, pourquoi donc ?

— Comte, expliquons-nous franchement.

— Je pense que M. de Vaucroux ne doute pas de ma franchise.

— Non certes, mais je me défie de votre tête. Comte, oui ou non, êtes-vous amoureux de la belle Paule ?

— Je ne puis encore répondre ni oui, ni non, mais je n'hésite pas à avouer que cette adorable jeune fille a fait sur moi une très vive impression.

— Par conséquent raison, le malheur existe.

— Mais, monsieur...

— Malheur pour vous, comte, et malheur pour elle.

— Mais je ne vois pas...

— Comte, que vous qualifiez de vive impression, n'osant pas vous en vanter à vous-même, n'est pas autre chose que de l'amour.

— Soit, mon cher hôte, c'est de l'amour, je suis amoureux de Mlle Paule Pérard, eh bien, où est le mal ? où est le malheur pour elle et pour moi ?

— Décidément, mon jeune ami, vous m'offrayez.

— Mais pourquoi, pourquoi ?

— Voyons, examinons la situation.

— Examinons, mon cher hôte.

— Vous êtes amoureux de la belle Paule ?

— C'est connu.

— Elle partagera cet amour ou ne le partagera pas.

— Le dilemme est parfait, dit ironiquement le jeune homme.

— Dans le premier cas elle sera malheureuse puisque cet amour ne saurait la mener à rien.

— Je ne réponds pas, continuez, je vous prie.

— Dans le second cas, c'est vous, comte, qui souffrirez.

— Bast ! je me guérirai.

— Il faut administrer le remède au mal à son début et ne pas attendre qu'il soit incurable.

— Vous connaissez le remède ?

— Oui.

— Quel est-il ?

— Quitter le pays, mon jeune ami.

— Alors vous me congédiez ?

— Non. Mais je veux que le comte de Verdraine, le petit-fils de mon meilleur ami, se conduise en honnête homme.

— Je vous comprends, monsieur, mais la situation n'est pas complètement examinée. Si Mlle Paule Pérard m'aime ?

— Je vous ai dit, si elle vous aime, elle sera malheureuse.

— Permettez, cher monsieur, cela n'est pas prouvé.

— Comment, cela n'est pas prouvé ? Mais je n'en reviens pas moins à dire que si elle vous aimait elle serait malheureuse, puisque vous ne pouvez pas en faire votre femme.

— Je ne peux pas !... Pourtant, mon cher hôte, c'est bel et bien mon intention.

— Hein ? Mais vous êtes fou !

— Voyez, cher monsieur, répliqua le jeune homme en souriant, comme on est mal encouragé parfois à être raisonnable : je veux être un sage et là vos yeux je suis un fou !

— Votre raison ressemble tant à la folie !... Mais voyons, comte, parlez-vous sérieusement ?

— On ne peut plus sérieusement.

— J'en doute encore, malgré votre affirmation.

— Monsieur de Vaucroux veut-il me faire l'honneur et l'amitié de m'écouter ?

— Parlez.

— Le marquis de Verdraine et la baronne de Bressac, mes grands-parents, sont vieux, très vieux, ils peuvent s'en aller d'un moment à l'autre. Vous savez, ils ont parlé de ces choses devant vous, combien est grand leur désir de me voir marié. On dirait qu'ils n'attendent que cela pour s'endormir l'un et l'autre du dernier sommeil.

Je suis décidé à leur donner cette suprême satisfaction qu'ils attendent de moi, non pour qu'ils meurent contents, car je souhaite ardemment, au contraire, qu'ils vivent encore de longues années et qu'ils voient grandir les enfants de leur petit-fils.

A la ville, dans les salons, à la campagne, dans les châteaux, ils m'ont cherché une femme qu'ils n'ont pas trouvée, parce que aucune de celles qu'ils m'ont offertes ne m'a convenu. Peut-être ai-je été difficile ; mais c'est moins ma faute, je crois, que celle des jeunes filles à marier qui m'ont été successivement proposées.

Eh bien, mon cher hôte, cette femme, que ma grand-mère et mon grand père n'ont pu trouver dans les salons et les châteaux, je la trouve aujourd'hui, moi, sans l'avoir cherchée, à Saint-Amand-les-Vignes, dans un village, dans une chaumière. Je n'ai plus à m'en cacher, j'aime Mlle Paule Pérard comme jamais je n'ai aimé, et j'ai pris la ferme résolution de l'épouser. Ce que me demandent mes grands-parents, ce n'est pas de prendre telle ou telle femme de leur choix, ils désirent que je me marie, voilà tout, ils auront cette satisfaction, cette joie si impatiemment attendue.

Ces paroles furent suivies d'un assez long silence.

M. de Vaucroux paraissait agité, inquiet, et sa noble physionomie exprimait une tristesse profonde.